

Le Monde - Les dérapages diplomatiques de Théodore Pangalos 30.7.98 p. 26.

LE MINISTÈRE GREC des affaires étrangères en a vu d'autres. Mais, tout de même, il est rare, dans les relations internationales que les ambassadeurs d'Etats amis et alliés se succèdent pour protester contre les propos tenus à l'encontre de leurs dirigeants par le chef de la diplomatie du pays hôte. Dans le cas de Théodore Pangalos, le mot de diplomatie n'est pas le mieux choisi.

Le bouillant ministre des affaires étrangères, qui promène depuis une dizaine d'années son immense carcasse réfractaire à tout régime dans les conférences internationales, a récemment accusé Bill Clinton de préférer « *un mensonge grossier* » à propos de Chypre, provoquant une démarche de Nicolas Burns, le représentant des Etats-Unis à Athènes. En avril, l'ambassadeur de France, Bernard Kessedjian, avait protesté contre l'ironie à laquelle s'était exercé M. Pangalos aux dépens de Jacques Chirac : « *Le président Chirac est sans conteste la star du concours de beauté auquel certains se livrent devant le gouvernement turc.* » Le président de la République avait sim-

plement regretté que la Turquie n'ait pas été en mesure de participer à la conférence européenne rassemblant l'ensemble des pays ayant vocation à faire partie de l'Union.

Les Allemands, qui, par crainte d'une forte immigration, s'opposent à l'entrée de la Turquie dans l'UE, ont aujourd'hui les faveurs de M. Pangalos. Cela n'a pas toujours été le cas. En 1993, alors nouveau ministre des affaires étrangères, il s'était illustré en décelant chez l'Allemand « *un géant à la force bestiale et au cerveau d'enfant* ». Il avait dû présenter des excuses. Les partenaires de la Grèce ne sont pas les seuls à faire les frais de ce goût douteux pour la formule-choc. Les Turcs, accusés « *de traîner leurs bottes ensanglantées sur les tapis de l'Europe* », sont les boucs émissaires favoris de M. Pangalos, ce qui ne l'empêche pas d'avoir établi de bonnes relations de travail avec son collègue d'Ankara, Ismail Cem.

Polyglotte cultivé, qui sait se montrer aussi charmant qu'il peut être odieux, Théodore Pangalos est l'antithèse du premier ministre, Costas Simitis, un homme pondéré et courtois.

Le chef du gouvernement grec a eu parfois à souffrir de la désinvolture de son ministre, qui n'hésite pas à lui couper la parole ou à répondre à sa place aux questions des journalistes. Pourquoi garde-t-il alors, malgré les bruits récurrents qui courent à Athènes, ce spécialiste de l'incident diplomatique ?

L'alliance que les deux hommes avaient conclue pour prendre le pouvoir dans le Pasok (le Parti socialiste grec) contre les « *papandréristes* » en 1996 n'est pas une explication suffisante. Alors que le voisin reste, pour une grande majorité de l'opinion grecque, l'ennemi héréditaire, Théodore Pangalos offre une expression imagée et populaire d'une politique étrangère heureusement plus nuancée, sinon plus réussie. Quant aux partenaires de la Grèce, ils doivent penser comme le porte-parole du département d'Etat : « *Les déclarations de M. Pangalos sont tellement excessives qu'il serait étonnant que quiconque les prenne au sérieux.* »

Daniel Vernet

